

La religion dans *Malos Tiempos*¹ de Juan Madrid

Maguette DIENG
Université Cheikh Anta Diop de Dakar / Sénégal
maguette3.dieng@ucad.edu.sn

Résumé

Investissant le *Res factae*, l'auteur espagnol de roman noir Juan Madrid réunit dans *Malos tiempos* les récits de huit faits divers ensanglantés qu'il avait déjà publiés en tant que reporter dans *Cambio 16*. Les meurtres qu'on y relate dérivent tous des attributs de la société contemporaine: le matérialisme, la cupidité, l'individualisme etc. La religion, en tant qu'instrument d'aliénation et sa marchandisation, est à l'origine de l'horrible crime commis par les *Hermanas de luz*, adeptes de la Sainte Lucie. Cet article se veut une étude basée sur une approche d'ordre herméneutique, conciliant la perspective théorico-conceptuelle et épistémologique avec la pratique textuelle.

Mots-clef : religion, aliénation, marchandisation, reportage, déshumanisation.

Abstract

Investing the *Res factae*, the Spanish author of black novels Juan Madrid gathers in *Malos tiempos* the stories of eight bloody local news that he had already published as a reporter in *Cambio 16*. The murders reported there derive all attributes of contemporary society: materialism, greed, individualism etc. Religion, as an instrument of alienation and its commodification, is at the origin of the horrible crime committed by *Hermanas de Luz*, followers of Saint Lucia. This article is a study based on a hermeneutic approach, reconciling the theoretical-conceptual and epistemological perspective with textual practice.

Keywords: Religion, alienation, commodification, reporting, dehumanization.

¹ Juan Madrid. *Malos tiempos*. Madrid : Alianza editorial, 2017. Dorénavant, nous citerons directement à l'intérieur du texte.

La religion dans *Malos Tiempos* de Juan Madrid

(Maguette DIENG)

Introduction

Quelque fulgurantes que puissent être les avancées de la science et de la technologie dans ce vingt et unième siècle, force est de constater que l'homme continue, dans son vécu quotidien, d'être en butte à divers facteurs qui concourent tous à annihiler son épanouissement total. La survivance de ceux-ci, ainsi que leur caractère recrudescent, avaient d'ailleurs motivé l'ire de Roger Garaudy (1979) contre tout être humain qui, refusant de croire et d'œuvrer pour un futur meilleur, se laisserait gagner par une résignation qui, du coup, mettrait tout l'univers en péril.² Bien que cultivant un genre différent, Juan Madrid ne manque pas non plus de souligner, et même de décrier, ce travers qui, comme une termite, s'attaque au fondement de toute société: l'être humain. Ces facteurs bloquants, dans *Malos tiempos* de Juan Madrid, sont de nature variée et peuvent même être le fait de croyances supraterrrestres. La religion, que Cicéron a eu à définir comme «Le fait de s'occuper d'une nature supérieure que l'on appelle divine et de lui rendre un culte» (Cité par J. Grondin, 2009, pp.66-73) est dans cette œuvre madridiste mise sur la sellette du fait de ses effets déshumanisants. Ce travail s'articulera autour de deux axes principaux ou chapitres. Le premier sera essentiellement de portée théorique et discriminatoire. Tout discours écrit ou oral est une séquence ordonnée de mots ou de concepts qui, au cours de leur histoire, ont pu subir des distorsions assez conséquentes (C. Panaccio, 1991, pp.26-27). De ce fait, pour mener à bien notre réflexion et éliminer toute entrave au *processus de transaction* qui lie tout émetteur à son récepteur³, nous nous préoccupons d'abord de définir le concept de religion en nous intéressant à son étymologie et à son évolution sémantique. Cet exposé préliminaire servira de balise à la deuxième partie aux fins de décrypter le traitement que Juan Madrid consacre à la religion dans son œuvre *Malos tiempos*.

² L'auteur affirme, à la page 10 de son livre, que celui-ci a été écrit pour : «Dire aux résignés assis à regarder le torrent qui déferle et à ceux qui se sont déjà laissé emporter par lui vers le gouffre: Il est possible encore d'exister et de vivre. Il est possible encore d'endiguer le flot, d'en inverser le cours».

³ La sémiotisation du monde implique un double processus: l'un, le *processus de transformation*, qui, partant d'un «monde à signifier», transforme celui-ci en «monde signifié» sous l'action d'un sujet; l'autre, le *processus de transaction*, qui fait de ce «monde signifié» un objet d'échange avec un autre sujet qui joue le rôle de destinataire. Ce deuxième processus ne peut se réaliser que si les sujets, qui sont impliqués, ont des *univers de référence communs* et partagent la même *signification* contenue dans l'acte de langage. Patrick Charaudeau. «Une analyse sémiolinguistique du discours». In: *Langages*, vol. 29, N° 117, pp. 98-100. Disponible sur: [Http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726X_1995_nu_m_29_117_1708](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726X_1995_nu_m_29_117_1708), vol. 29,(consulté le 10/07/2019).

1. Une approche sémantico-conceptuelle du vocable «religion»

« Le mot, qu'on le sache, est un être vivant », affirmait Victor Hugo au XIX^e siècle (Cité par M. Schöne, 1947, p.5). Assertion qu'ont tôt fait de reprendre les étymologistes et linguistes pour expliquer, et peut-être cautionner, leurs travaux. Et Maurice Schöne de dire qu'on pouvait établir «l'état civil» de chaque mot, «le prendre à sa naissance et le suivre dans la vie [...]. Car un mot, quel qu'il soit, verbe ou substantif, variable ou invariable, n'est pas un phénomène, simple» (M. Schöne, 1947, p.6). Cette assertion de Schöne se vérifie clairement dans le cas du catégorème *Religion* qui a la particularité d'être projectible. Il semble se redéfinir en fonction du contact de l'esprit avec son environnement et s'applique très souvent à de nouvelles réalités sans qu'un nouveau acte de baptême soit nécessaire (C. Panaccio, 1991, p.247). Par conséquent, il appert pertinent de remonter la machine du temps pour mieux cerner et délimiter toutes les variations diastratiques, diaphasiques et diatopiques du terme.

1.1. La religion : un catégorème plurivoque

Ce n'est point chose aisée de vouloir définir la religion. Le terme renvoie en effet à une expérience qui dépasse les concepts humains (A. Men, 1991, pp.112-120) et sous-entend une double diversité: une diversité du fait religieux lui-même aussi remarquable que son universalité et une diversité des théories du fait religieux, i.e., des acceptions distinctes selon les sujets (M. Augé, 1982, p.19).

Selon la théorie cicéronienne, *Religion* proviendrait du latin *relegere*, qui signifie *relire*. La religion était, en fait, une partie de la constitution romaine dont la préservation préoccupait au premier chef le natif d'Arpinum. La relecture avait pour objet les rites et les coutumes venus des ancêtres (M.T. Cicéron, 1886, p.53). C'était d'ailleurs cet acte qui distinguait fondamentalement le *religieux* du *superstitieux* qui passait des journées entières à adresser des prières aux dieux et à leur immoler des victimes pour que leurs enfants leur survécussent. L'homme «religieux», lui, repasse, choisit de *relire* ce qui concerne le culte divin. Cette approche cicéronienne sera jugée «inepte» par Lactance. Si la superstition et la religion ont le même objet, «qui est de rendre aux dieux le culte qui leur est dû» (L. C. F. Lactantius, Chap. XXVIII, Livre IV consulté le 02/08/2019), il serait incongru de vouloir opposer les deux termes:

La religion dans *Malos Tiempos* de Juan Madrid

(Maguette DIENG)

Quelle raison m'apporterait-il pour montrer que ce soit un acte de religion de prier une fois les dieux pour la conservation de la vie des enfants, et que ce soit un acte de superstition de prier dix fois pour le même sujet? Si c'est bien fait de prier une fois pour obtenir cette grâce, c'est encore mieux fait de prier plusieurs fois. Si c'est bien fait de prier une heure, c'est encore mieux fait de prier tout le jour; si une victime apaise la colère des dieux et les rend favorables, plusieurs victimes les rendront encore plus favorables: des vœux redoublés plaisent plutôt qu'ils n'offensent; bien loin de haïr les serviteurs qui sont assidus à leur devoir, on les aime. Quelle raison y aurait-il de blâmer ceux qui chérissent plus tendrement leurs enfants que ne font les autres, et ceux qui rendent aux dieux des devoirs plus fréquents, et de louer ceux qui tiennent une conduite différente? On peut encore proposer le même argument de cette sorte: si c'est un crime d'employer tout le jour à faire des prières et à offrir des sacrifices, c'en est un d'y employer un seul moment; si c'est une superstition de demander souvent que vos enfants vous survivent, c'en est une de le demander rarement. (L. C. F. Lactantius, Chap. XXVIII, Livre IV consulté le 02/08/2019).

Lactance (Chap.I, Livre IV consulté le 02/08/2019), s'insurgeant contre la folie de ses contemporains qui s'évertuent à vouloir chercher sur la terre l'objet de leur bonheur «au lieu de le chercher dans le ciel.», faisait dériver la religion du latin *religare* (*obstetricare*: rattacher, relier). La religion, au lieu d'être une simple relecture de tout ce qui concerne le culte divin, vient du «*lien* par lequel nous sommes attachés à Dieu: la piété nous tient comme liés à lui, et nous oblige de le servir comme notre maître et de lui obéir comme à notre père» (chap. XXVIII.). Cette double étymologie sera commentée et discutée par nombre de théologiens tels que Jean Calvin, entre autres. Leurs théories et observations retiendront l'une ou l'autre hypothèse, c'est à dire, la religion comme lecture renouvelée ou la religion en tant que liaison plus étroite avec la Transcendance. Le réformateur Calvin pencha plutôt pour l'argument étymologique de Cicéron. Cependant, il donna au terme *superstition* une autre acception: celle de ne point se contenter des prescriptions divines, tout en gardant le couple oppositionnel. L'auteur de *Institution de la religion chrestienne* (1859) résume en ces termes sa posture théologique:

Quant au mot de Religion, combien que Cicéron le déduise très bien du mot de Relire, toutesfois la raison qu'il amene est forcée et prise de trop loin, c'est que les serviteurs de Dieu ont tousjours releu et diligemment médité ce qui estoit de faire. Or plustost j'estime que ce mot est opposé à la trop grande licence et excessive, que la pluspart du monde s'est permise, asçavoir de prendre à la volée tout ce qui luy venoit au-devant, mesme de voltiger légèrement çà et là. Religion donc emporte autant comme une retraite et discrétion meure et bien fondée, car la vraye piété, pour avoir certain arrest et ferme, se recueille en ses limites : comme il me semble que la Superstition a esté nommée, de ce qu'en ne se contentant pas de ce qui estoit ordonné de Dieu, elle a fait un amas superflu de choses vaines [...]. Or

Dieu pour maintenir son droit, prononce qu'il est jaloux, et que si on le mesle parmi les dieux controuvez, il en fera rude vengeance. (J. Clavin, 1859, p.148).

Une telle polémique étymologique sera reprise par les ouvrages d'autorité des temps modernes. Le français Jean-Baptiste-Bonnaventure de Roquefort dans *son Dictionnaire étymologique de la langue française* (1829, p.312, t.2) donne au concept de *Religion* une définition que les réflexions de Lactance arriment mieux. La religion serait ainsi : «culte rendu à la divinité; foi, croyance aux mystères, aux objets de ce culte; chose à laquelle on se croit indispensablement obligé ». Le vocable latin *religio* dont la racine, *ligare*, veut dire «lier, attacher», aurait eu comme déclinaison *religare* qui signifie lier plus fortement Une telle perception du fait religieux nous semble plus appropriée que celle de Lactance. Pour Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1965, p.253), les croyances africaines aux forces de la Nature ne s'identifient pas à un acte de foi, en *quelque chose qui soit supérieur à l'homme*. En effet, pour le philosophe allemand

L'Africain se rend compte qu'elles [les forces de la nature] le dominant, mais pour lui ce sont des forces dont l'homme peut, d'une manière ou d'une autre, se rendre maître. Il domine ces puissances naturelles. Il ne faut pas penser ici à une adoration de Dieu ni à la reconnaissance d'un esprit universel opposé à celui de l'individu. L'homme ne connaît que lui-même, et lui-même comme opposé à la nature: c'est à cela que se réduit la rationalité chez ces peuples. Ils reconnaissent la force de la nature et cherchent à la dominer. C'est ainsi qu'ils croient que l'homme ne meurt jamais naturellement, mais que c'est la volonté d'un ennemi qui le tue par un pouvoir magique; pour empêcher cela, comme contre toute force naturelle, ils se servent à leur tour de la magie. (1965, p.254).

Il ressort des propos de Hegel que si l'africain n'a pas idée de Dieu, c'est parce que cette idée est trop élevée pour que sa pensée puisse l'atteindre. L'africain entretient avec les forces de la nature une relation conflictuelle qui ne laisse même pas champ au *sacré*: ce rocher, cet arbre, cette source, ce caillou, cette pièce de bois, qui suscite en nous, en même temps, un sentiment de vénération, de respect et d'adoration (E. Durkheim, 1968, p.51). Cependant, assujettir l'expérience religieuse à la seule existence d'un Etre Suprême ne serait-il pas trop exclusiviste et n'aboutirait-il pas au déni hégélien de conscience religieuse chez le négro-africain ou tout autre peuple ne se retrouvant pas dans le référentiel du philosophe allemand ?

La religion dans *Malos Tiempos* de Juan Madrid

(Maguette DIENG)

1. 2. La religion, un terme globalisant et point discriminatoire

Au nom d'un principe synthétique, un seul et unique terme, religion, est « [...] appliqué sans discrimination au Proche-Orient ancien, au judaïsme, au christianisme et à l'islam, ou à l'hindouisme, au bouddhisme et au confucianisme de même qu'aux peuples dits " primitifs" » (M.Eliade, 1970, p.9). La religion, comme terme globalisant, ne peut être utile que s'il renvoie à la fois à une croyance en Dieu, en des dieux, en des esprits et à l'expérience du *sacré*. La hiérarchisation des religions théorisée par Hegel ne peut aucunement emporter notre adhésion, le postulat d'une religion supérieure appelée à supplanter toutes les autres ne peut-il dériver de l'affirmation implicite d'une race supérieure, destinée à *diriger* les autres? Selon ce philosophe allemand, la religion n'est pas un *tout constitué*, exempt des lois de l'évolution. Elle est un germe qui doit se *développer*, elle *contient* déjà en soi, d'une manière latente, selon Raymond Vancourt (1965, p.115) « tous les degrés de la future croissance et chacun de ces degrés, au moment où l'esprit y accède, se traduit en un type de religion déterminé ». Ainsi, les différentes formes de religions que sont l'hindouisme, le judaïsme et même l'islam ne représentent que « des moments de la religion en général ». Elles « constituent les degrés par où passe la notion de la religion pour que celle-ci parvienne à sa perfection. Cette religion révélée est *la religion chrétienne* » (G.W.F. Hegel, 1959, p.70).

Ce que Hegel appelle *germe* a existé sous sa forme la plus accomplie dans toutes les sociétés du monde. Aucune manifestation religieuse ne peut prétendre confiner les autres dans un *état de complexe*, en déterminant leur *situation* sur le mode de l'imperfection, de l'inauthenticité⁴. L'angoisse métaphysique s'est saisie de l'homme dès que celui-ci a vu ses besoins primaires satisfaits. Dans tous les coins du globe, des hommes et des femmes, de tout temps et de tout âge, ont toujours tenté de répondre aux questions fondamentales sur le sens de la vie: Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous? Cette recherche spirituelle s'est révélée très tôt dans l'histoire universelle de l'humanité.

⁴ Nous nous inspirons du célèbre passage de Sartre sur ce qu'il appelle -reprenant l'heureuse expression de Stekel- «le complexe judaïque». Sartre affirmait que: «le juif *se met en état de complexe* lorsqu'il choisit de vivre sa situation sur le mode inauthentique. Il s'est laissé persuader en somme par les antisémites, il est la première victime de leur propagande. Il admet avec eux que, s'il y a un juif, il doit avoir les caractères que la malveillance populaire lui prête et son effort est pour se constituer en martyr, au sens propre du terme, c'est-à-dire, pour prouver par sa personne, qu'il n'y a pas de juif». Sartre Jean Paul, 1954, *Réflexions sur la question juive*, Paris, Gallimard, pp.114-115.

Lorsque les hommes ne connaissaient pas encore «le secret de la fécondité humaine ni la relation entre le coït et l'enfantement» (M.Stone, 1979, p.46), ils vénéraient la femme comme étant la seule et unique source de vie. À cette époque, dans presque toutes les régions du monde, les hommes et les femmes pratiquaient la *religion de la déesse*:

Dans les sociétés du paléolithique supérieur, où la mère était considérée comme la seule et unique parente, où le culte des ancêtres constituait apparemment la base des rites sacrés et où la généalogie ne tenait compte que de la lignée des femmes, l'image que le clan se faisait du créateur de la vie humaine était celle de la toute première ancêtre, une femme qui fut alors déifiée comme l'Ancêtre Divine. Les nombreuses statuettes de femmes, appartenant aux cultures gravettienne et aurignacienne du paléolithique supérieur, nous fournissent la troisième série de preuves, la plus tangible. Certaines d'entre elles ont été datées du vingt-cinquième millénaire av. J.-C. Ces petites figures féminines, faites d'os, de pierre ou d'argile, ont été souvent appelées des *Vénus*. Elles ont été découvertes sur les emplacements d'anciennes petites communautés, le long de pans de murs affaissés, qui constituaient sans doute les tout premiers abris construits par des hommes sur cette terre. (M.Stone, 1979, p.48).

Ces mêmes statuettes représentant des divinités seront découvertes dans les communautés néolithiques qui surgissent avec les tout premiers signes de développement agricole (c'est d'ailleurs ce qui les définit comme néolithiques). Elles apparaissent dans la région appelée, plus tard, pays de Canaan (actuellement la Palestine, le Liban et la Syrie), en Anatolie (Turquie) et le long des rives de l'Euphrate et du Tigre (aujourd'hui l'Iraq et la Syrie). Au temps de la préhistoire, la divinité suprême de la Haute-Égypte (le Sud) était la Déesse *Nekhebt*, représentée par un vautour. En Basse-Égypte, (la région du delta), on adorait la Déesse sous la forme d'un cobra, appelé *Ua Zit*, le Grand Serpent. A partir du troisième millénaire avant notre ère, la Déesse, connue sous le nom de *Nut*, *Net* ou *Nit* (un dérivé de *Nekhebt*), était adorée comme le *tout premier être*, préexistant à toute créature (M. Stone, 1979, p.78).

Le statut de père n'existant pas, la mère était donc le chef de famille, la seule responsable des générations futures. Les enfants prenaient le nom de la tribu ou du clan de leur mère. La descendance familiale s'effectuait selon la lignée des femmes, c'est-à-dire, de mère en fille, un système matrilineaire qui prévaut jusqu' à présent chez certains peuples d'Australie où «la filiation matrilineaire et le mariage matrilocal (l'époux venant vivre dans la famille ou le village de sa femme) sont des coutumes généralisées, et le statut des femmes y est beaucoup plus élevé». (M. Stone, 1979, pp.46-47).

La religion dans *Malos Tiempos* de Juan Madrid

(Maguette DIENG)

Ces religions *antiques* et non *primitives*, au sens où l'entendait Hegel, seront victimes de la masculinisation progressive des cultes du fait de la pratique de l'élevage qui exalte le rôle du mâle reproducteur (O. Vallet, consulté le 03/05/2019). Le rapport de l'homme avec le sacré se matérialisera alors sous d'autres formes: Animisme, Shintoïsme, Hindouisme, Bouddhisme, Confucianisme, Taoïsme, Mazdéisme, etc. À côté de ces expressions religieuses, qui se sont constituées à l'issue d'un ensemble d'interrogations, de réflexions et de recherches basées sur l'expérience acquise, il en existe d'autres communiquées par révélation divine: le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam. Il demeure toujours que, révélée ou complètement conçue par l'être humain, aucune religion ne peut s'arroger le droit de porter atteinte à l'hygiène mentale et psychique de l'être humain au risque de saborder complètement son projet originel. Le processus de transaction ainsi établi, il nous sied maintenant d'étudier comment la religion, en tant qu'instrument d'exploitation ou d'aliénation pouvant même causer la mort, dessert l'être humain dans *Malos tiempos* de Juan Madrid.

2. *Malos Tiempos*, une chronique noire de notre époque

Publié par les éditions Alianza Editorial en 2017, *Malos tiempos* réunit sous ce titre aussi évocateur huit récits qui à l'origine étaient des reportages publiés dans *Cambio 16*. Tournant le dos à toute vision euphorisante, «à l'eau de rose» de la société et de l'homme, ils sont tous des histoires de crime abjectes qui révèlent la face cachée des gens avec des personnages tirés du monde réel qui, comme dans le roman picaresque, parcourent tous les milieux et toutes les strates sociales. Le livre révèle le dessous des cartes et s'attribue une fonction spéculaire: montrer dans un miroir grossissant les travers de cette société qui se dit moderne et civilisée: l'appétence foncière de certains producteurs ruraux, le matérialisme la jalousie, l'égoïsme des classes nanties, etc. La religion sera aussi pointée du doigt non dans ses dogmes sinon l'utilisation que les hommes en font.

2.1. La religion : un instrument d'aliénation

Le deuxième récit du livre, intitulé «La endemoniada», met en scène l'histoire de la petite Rosa Fernandez González qui fut tuée atrocement par sa mère et les deux amies de celle-ci lors d'une séance d'exorcisme. La petite fille âgée de 11 ans fut la cible des excès meurtriers des pratiques cultuelles de sa génitrice, adepte de Sainte Lucie à laquelle le village tout entier vouait un culte : «Su madre se lo tenía dicho y su madre sabía mucho. Para eso, su

madre era *Hermana de Luz* o *Miradora* o *Sanadora*, que de estas tres maneras se dice. O sea, seguidora de la Hermana Lucia, Santa Lucia, que es esa santa que tiene aquí en el pueblo todo el mundo, que es una santa muy bendita que se arrancó los ojos (p.48)». Les *Hermanas de luz* du village de Almansa relèvent toutes d'une autorité qui tel un «directeur de conscience» (J. Codron, 1971, p.77) prétend les protéger et les guider :

Bueno pues *las sanadoras* que ya estaban tan cargadas de *malo*, tan llenas de *maligno* de tanto curar y curar que ya no podían más, pues iban a ver a don Enrique de Villena y este señor las curaba, les sacaba todos los *malos* que tenían en sus cuerpos.[...]. Parece que este señor es muy rico y muy misterioso y que es difícil verlo. [...] es el jefe de todas las sanadoras, hermanas de luz o lo que sea. El jefe espiritual, se entiende. Una especie de arzobispo, si valen las palabras (p.49).

Le culte de cette sainte était déjà très répandu au V^e, elle subit le martyre à Syracuse au IV^e siècle et fut brûlée vive⁵ pour la foi qu'elle professait vis-à-vis de l'église catholique. En fait, ce n'est point donc l'hagiographie de la sainte que le jeune narrateur met en doute mais plutôt le culte extrême qu'on lui voue dans le village au point d'en oublier complètement toute explication rationnelle ou logique des faits et autres événements qui ponctuent notre vie sur terre: «Según me decía a mí la gordita, su madre le contaba que la Hermana Lucía, o sea, Santa Lucía, es la que lo ve todo y la que tiene facultades y poderes, dados por Nuestro Señor Jesús, para sanar desgracias y apartar *el malo*, imponiendo las manos (p.48)». Tout dysfonctionnement physiologique (migraine, aménorrhée, etc.) était immédiatement lié au diable, Satan que seules les prières peuvent vaincre. La petite Rosa Fernandez González qui seulement souffrait d'un embonpoint prononcé fut littéralement étripée par sa propre mère et ses deux aides-soignantes qui croyaient fermement qu'elle était sous l'emprise du démon :

La sangre estaba por toda la habitación: por las paredes, por el suelo, por los muebles... sus vísceras y sus intestinos y todo lo que tenía dentro, debajo de la cama. También había por la habitación trocitos de carne, cristales rotos, una guitarra destrozada –la de mi *gordi*, la que le habían regalado por Reyes-, una jofaina con orines y agua, donde nadaban fotografías rotas, platitos con aceite por todas partes, palomillas de aceite que daban luz y santos y santas por las paredes. Muchas estampitas de mucha gente bienaventurada pegadas en las paredes (p.64).

⁵ Nous recommandons à ce propos la publication de Noël Abbé A., 1869, *Vie de sainte Lucie, vierge et martyre de Syracuse, suivie de l'histoire de son culte et de sa translation à Metz*, Metz, Rousseaux-Pallez, imprimeur de l'Evêché; une édition plus récente et qui a le mérite de réunir beaucoup d'autres hagiographies est celle de Cazal Françoise, 2019, *Les proverbes et les saints en Espagne au Siècle d'Or: Un aspect méconnu de la figure du saint dans le Vocabulario de refranes y frases proverbiales de Gonzalo Correas (1627)*, Paris, BoD Books on Demand

La religion dans *Malos Tiempos* de Juan Madrid

(Maguette DIENG)

Une mort atroce qui, associée aux sévices corporelles que les *Hermanas de Luz* infligeaient à leurs proches, prend le contrepied de Pascal (1969, p.49) qui faisait de la religion le centre de toute chose : «Toute la conduite des choses doit avoir pour objet l'établissement et la grandeur de la religion [...], elle doit être tellement l'objet et le centre où toutes choses tendent, que qui en saura les principes puisse rendre raison et de toute la nature de l'homme en particulier, et de toute la conduite du monde en général». Juan Madrid, dans *Malos tiempos*, relate à tel point le fanatisme n'incite point la personne à exercer son libre arbitre, à augmenter son degré de conscience. L'évolution de la vie s'en trouve alors bloquée. Comme l'illustre Philippe Morando (1998, p.128) :

Cet immobilisme qui freine toute amélioration et toute adaptation à l'environnement est dangereux pour la survie de toute espèce et bien sûr pour la survie de l'homme. L'être qui n'évolue que de façon restreinte se met en danger: il risque de vivre de grandes épreuves, de souffrir et de régresser jusqu'à disparaître, dès l'instant où les conditions de vie se mettent à changer.

Néanmoins «La endemoniada» ne revient pas seulement sur ce caractère pernicieux de certaines pratiques religieuses, le récit met aussi à nu un autre aspect non moins reluisant y afférent.

2. 2. La marchandisation de la religion

La religiosité des *Hermanas de Luz*, le culte qu'elles vouent à Sainte Lucie ne sont point désintéressés. En échange des prières et autres onctions, les personnes qui concourent à leurs cabinets se doivent de faire des dons en espèces. Le narrateur souligne la subtilité de ces «entrepreneurs du sacré» qui refusant d'être payés, font appel cependant à la générosité des patients ou accompagnants à la suite de chaque séance :

Doña Encarna, la sanadora, estuvo con la mano en mi barriga lo menos quince minutos sin abrir la boca ni decir nada. Luego terminó y le dijo a mi madre que me tuviera tres días a agua y a caldo de arroz, sin tomar nada más. También le dijo que me rezara las oraciones debidas a la Hermana Lucia y a Nuestro Señor Jesús, el que lo puede todo. [...].

Me acuerdo que mi madre le preguntó:

-¿Cuánto es, doña Encarna?

Y la *sanadora* respondió:

-Yo no cobro dinero. Es designio del Altísimo lo que hago. Pero si quiere dar la voluntad...

Mi madre soltó tres billetes de mil pesetas, se volvió a persignar (a mí se me olvido esa vez) y nos fuimos para casa (p.53).

La niche financière que représentent les consultations des *Hermanas* semblent d'ailleurs expliquer leur nombre considérable pour un petit village comme Almansa. Elles sont deux cents au total à s'adonner à cette activité avec des fortunes diverses. La notoriété dont jouissait la mère de la petite victime Rosita et les gains conséquents avaient même amené le mari à démissionner de son travail pour se consacrer à l'entreprise *familiale de soins* :

Ocho años llevaba la señora ganando buenos dineros, ayudado por su marido, el bueno de Jesús, él siempre tan apocadito, tan poca cosa, el pobre, que hasta dejo el trabajo en la fábrica de zapatos para atender el negocio domiciliario. El bueno de don Jesús era el encargado de dar la vez y de hacer recados, con su carita de poca cosa que tiene el pobre hombre (p.58).

La religion devient ainsi un quasi-système économique du fait du consumérisme spirituel et de la hiérarchisation des compétences et valeurs. Selon Lionel Obadia (2013,p.99), cette relation clientéliste au surnaturel n'est en aucun cas un fait des temps modernes. La relation entre le magicien et son client ou spectateur a toujours été construite sur un modèle économique, les « biens de salut » furent monnayés au Moyen Âge avec la pratique des indulgences. C'est d'ailleurs pour cette raison, qu'Obadia (p.103) préconisait « une approche de l'économie religieuse par son historicité ».

Conclusion

Aux dires d'Aristote (1980, p.65) : «[...] la différence entre le chroniqueur et le poète ne vient pas de ce que l'un s'exprime en vers et l'autre en prose (on pourrait mettre en vers l'œuvre d'Hérodote, ce ne serait pas moins une chronique en vers qu'en prose); mais la différence est que l'un dit ce qui a eu lieu, l'autre ce qui pourrait avoir lieu». Juan Madrid, dans *Malos tiempos* invite le lecteur à un genre nouveau n'excluant plus le *res factae*⁶ du domaine littéraire pour témoigner d'une réalité en prise directe avec un vécu social.

⁶ Une telle typologie bipartite que nous tenons d'Aristote peut être résumée très sommairement en une opposition entre Fiction (*res fictae*) et Vérité (*res factae*) ou encore, entre *Fictivité* et *Factualité*. Le *res factae* est du domaine de l'histoire. «"Si fingat, peccat in historiam; si non fingat, peccat in poesin" (Si vous inventez, vous pêchez contre l'histoire; si vous n'inventez pas, vous pêchez contre la poésie)». Hans-Jürgen Lüsebrink. «De l'incontournabilité de la fiction dans la connaissance historique. Questionnements théoriques à partir de romans historiques contemporains d'Alejo Carpentier, de Yambo Oualoguem et d'Ousmane Sembène», In: *Neohelicon XVI*, N° 2, 1989, p. 07. Disponible sur: [Http:// link. springer.com/article/10.1007/BF02029114](http://link.springer.com/article/10.1007/BF02029114).

La religion dans *Malos Tiempos* de Juan Madrid

(Maguette DIENG)

L'exigence aléthique enjoint l'auteur à mettre en texte des faits divers sanglants qui semblent proclamer la primauté de la raison sur toute chose. Au banc des accusés, figure la religion ou plutôt l'usage que certains hommes en font. Après avoir enterré Dieu, on assiste aujourd'hui au retour du religieux dans toutes les sphères de la société et sous une forme déshumanisante et mercantile qui brouille les pistes et les esprits. En fait, «La endemoniada» interpelle le lecteur sur la légitimité des croyances qui ne font que desservir l'être humain.

Références bibliographiques

Aristote, 1980, *La Poétique*, Paris, Seuil.

AUGE Marc, 1982, *Génie du paganisme*, Paris, Gallimard.

CALVIN Jean, 1859, *Institution de la religion chrestienne*, Paris, Librairie de ch. meyrueis et CIE.

CAZAL Françoise, 2019, *Les proverbes et les saints en Espagne au Siècle d'Or: Un aspect méconnu de la figure du saint dans le Vocabulario de refranes y frases proverbiales de Gonzalo Correas (1627)*, Paris, BoD Books on Demand.

CICÉRON M.T., 1886, *De natura deorum*, Paris: Ancienne librairie Germaine Baillère et c^{ie}.

CODRON Jean et al, 1971, *Prêtres de quelle église?* Paris, Édition du Seuil.

DURKHEIM Emile, 1968, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, P.U.F.

ELIADE Mircea, 1970, *La nostalgie des origines*, Paris, Gallimard.

GARAUDY Roger, 1979, *Appel aux vivants*, Paris, Seuil.

GRONDIN Jean, 2009, *La Philosophie de la religion*, Paris, PUF.

HEGEL G. W. F., 1959, *Leçons sur la philosophie de la religion*, Paris, Vrin.

-----, 1965, *La raison dans l'histoire. Introduction à la philosophie de l'histoire*, Montréal, Collège Saint-Jean-Vianney.

PANACCIO Claude, 1991, *Les mots, les concepts et les choses. La sémantique de Guillaume d'Occam et le nominalisme d'aujourd'hui*, Montréal, Bellarmin.

Lactantius Lucius Caecilius Firmianus, (consulté le 02/08/2019), *Institutions divines. De la vraie sagesse et de la vraie religion*, version numérique: [Http://archive.wikiwix.com//cache/?url=http://remacle.org/bloodwolf/église/lactance](http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http://remacle.org/bloodwolf/eglise/lactance).

LÜSEBRINK Hans-Jürgen, 1989, «De l'incontournabilité de la fiction dans la connaissance historique. Questionnements théoriques à partir de romans historiques contemporains d'Alejo

- Carpentier, de Yambo Oualoguem et d'Ousmane Sembène». In: *Neohelicon XVI*, N° 2, p. 07.
Disponible sur: [Http://link.springer.com/article/10.1007/BF02029114](http://link.springer.com/article/10.1007/BF02029114).
- MADRID Juan, 2017, *Malos tiempos*, Madrid, Alianza editorial.
- MEN Alexandre, 1991, *Les sources de la religion*, Paris, Desclée de Brouwer.
- MORANDO Philippe, 1998, *Ce que vous devez savoir pour vous protéger des sectes*, Paris, E.P.M.
- NOËL Abbé A., 1869, *Vie de sainte Lucie, vierge et martyre de Syracuse, suivie de l'histoire de son culte et de sa translation à Metz*, Metz, Rousseaux-Pallez, Imprimeur de l'Evêché.
- OBADIA Lionel, 2013, *La marchandisation de Dieu. L'économie religieuse*, CNRS Éditions, coll. « Philosophie et histoire des idées ».
- PANACCIO Claude, *Les mots, les concepts et les choses. La sémantique de Guillaume d'Occam et le nominalisme d'aujourd'hui*, Montréal, Bellarmin, 1991
- PASCAL Blaise, 1969, *Pensées*, Paris, Didier.
- SARTRE Jean Paul, 1954, *Réflexions sur la question juive*, Paris, Gallimard.
- SCHÖNE Maurice, 1947, *Vie et mort des mots*, Paris, Presses Universitaires de France.
- STONE Merlin, 1979, *Quand Dieu était femme. À la découverte de la Grande Déesse, source du pouvoir des femmes*, Montréal, L'Étincelle.
- VALLET Odon, (consulté le 03/05/2019), «La revanche des dieux mâles», In: *Le Monde des Religions* n°33, Disponible sur: [Http://www.lemondedesreligions.fr/archives/2009/01/01/la-femme-dans-les-religions,9698203.php](http://www.lemondedesreligions.fr/archives/2009/01/01/la-femme-dans-les-religions,9698203.php),
- VANCOURT Raymond, 1965, *La pensée religieuse de Hegel*. Paris, P.U.F.